

A propos de l'omniprésence de la crise. Christian Lelong

Je ne parvenais pas à entrer dans ce thème tant il paraissait à la fois omniprésent mais trop général, difficile à problématiser. Par quel bout le prendre

Et puis j'ai écouté deux conférences de Marcel Gauchet sur son travail en cours relatif à l'histoire et la nature de la démocratie (on peut écouter ces conférences sur You Tube).

Voici comment le Robert étymologique définit la crise :

« ...Une acception individuelle à forte résonnance psychologique (crise de l'adolescence) et une acception collective sociale et économique. En ce sens on parle depuis le début du 19^{ème} de crise politique, financière, commerciale. Les difficultés de l'ancien régime n'étaient pas interprétées en termes de crise. »

Prendre son destin en mains, tant sur le plan collectif qu'individuel ne peut aller sans crises. La vie humaine n'a jamais été facile mais nous pensions naïvement que nous ne pourrions aller que vers le progrès, ça a été la croyance des lumières.

La démocratie traverse des crises, des crises de croissance, dit Gauchet. La première a eu lieu fin 19^{ème}, en rapport avec un scepticisme vis à vis du parlementarisme. Cette crise a engendré (je vais vite) les monstres totalitaires. Les démocraties ont surmonté cette crise, se sont renforcées et transformées à cette occasion. Cela nous a valu les trente glorieuses.

Une deuxième crise est survenue depuis le choc pétrolier de 1973 et l'extension de la mondialisation économique. Depuis aussi l'affaiblissement de l'Etat nation qui se dilue dans le fédéralisme européen. Enfin depuis une extension du droit des individus, extension sans limites qui peut se faire aux dépens de l'intérêt général. Tous ces éléments débouchent sur un sentiment d'impuissance collective, et de décomposition de l'ordre social, qui nous laissent assez désemparés.

La thèse de Gauchet fait reposer la démocratie sur trois piliers :

1) L'Etat nation qui substitue au pouvoir sacré traditionnel qui commandait, un pouvoir qui ne fait que représenter le Peuple, c'est à dire l'ensemble des citoyens, qui est le véritable souverain et d'où émane la seule légitimité. A l'incarnation dans un chef succède une machine abstraite qui garantit les principes démocratiques de liberté et d'égalité.

2) Le droit des individus qui devient le seul principe de légitimité. Garantir ces droits devient la seule mission de L'Etat, parfois aux dépens, comme je viens de l'écrire, du pouvoir d'agir de l'ensemble. Toute modification doit procéder de l'accord des individus. Ceci prend un relief particulier dans la famille. Elle a perdu toute consistance institutionnelle. Toute famille est ce que ses membres veulent en faire.

3) l'orientation vers l'avenir. Ce n'est pas que les sociétés changent, dit-il, elles ont toujours changé (mais lentement), c'est que les sociétés veulent changer. L'histoire n'est plus l'étude du passé pour mieux connaître le présent. Elle sera ce que nous voulons qu'elle soit.

Autrefois quand le pouvoir venait d'en haut, la société était tournée vers le passé et il suffisait d'obéir à la tradition.

Actuellement, le passé est disqualifié, il n'a plus rien à nous apprendre puisqu'il s'agit de préparer et de fabriquer un avenir que par définition nous ne connaissons pas.

De ce renversement du temps ont découlé le développement des sciences et des techniques et la révolution industrielle. Ce sont autant de moyens que nous nous sommes donnés pour opérer ce changement, qui bien sûr ne pouvait aller que vers le progrès, c'est du moins ce qu'ont pensé les hommes des « lumières ».

Toutes ces caractéristiques de la démocratie peuvent en fait se résumer en une seul : l'autonomie politique qui a succédé à l'hétéronomie religieuse. Nous avons décidé de prendre notre destin en mains et de nous débrouiller sans les dieux, les ancêtres, les maîtres. C'est l'intuition première qui a guidé toute la suite du travail de Marcel Gauchet : la sortie de la religion.

Cette autonomie a pu se mettre en place très progressivement, non sans négociation avec l'ancien régime politico religieux depuis environ 500 ans, grâce à la sortie de la religion. Non pas que nous ayons abandonné toutes les croyances, elles ne se sont jamais si bien portées, mais la religion a cessé de structurer notre vie politique et sociale, et désormais, les croyances relèvent seulement de la sphère privée, c'est ce qu'on appelle la laïcité.

Pour Gauchet, la survenue de crises est donc inhérente à la nature même de la démocratie. En effet :

1) Nous sommes orientés vers l'avenir et non plus vers le passé. Nous voulons le changement pour progresser, mais nous sommes loin de prévoir les conséquences de ce que nous décidons. Nous marchons dans les ténèbres disait Tocqueville.

2) Des contradictions sont inévitables entre les droits des individus et l'intérêt collectif qui peut être de ce fait voué à l'impuissance, comme c'est le cas actuellement.

Nous mettons en pratique dans notre existence singulière les principes démocratiques décrits par Marcel Gauchet. Ces principes nous sont transmis dès notre plus tendre enfance par le discours collectif.

Ainsi nous grandissons avec l'idée que nous sommes des individus autonomes. Je suppose que la représentation de notre moi souverain vient de là. Nous prétendons donc conduire notre vie et maîtriser notre destin. Aristote écrivait que ce que l'enfant aperçoit en premier en naissant, ce sont les liens qui le relient aux autres, alors que ce que l'enfant contemporain voit d'abord, c'est lui-même.

La conduite de la vie n'est plus une affaire collective, mais elle est devenue une affaire individuelle. Dans le passé, les membres d'une communauté avaient une vision précise de l'ordre social et de la place qu'ils seraient amenés à y occuper. C'était le rôle des rites d'initiation de leur inculquer. Le tout primait sur les parties, c'est ce qu'on appelait une conception holistique. Nous étions différents, complémentaires, interdépendants.

Nous sommes devenus maintenant une collection d'individus tous égaux, semblables, et autonomes dans la direction et la conduite de leur vie. Le champ des possibles est presqu'illimité. A chacun de trouver sa place. L'individu va donc concevoir sa vie comme une histoire qu'il doit construire petit à petit. Il le fait en élaborant des projets. Il s'évalue en terme de réussites et d'échecs. Pas plus que la société dans son ensemble, l'individu ne regarde vers le passé. Seul l'avenir l'intéresse et il sera forcément meilleur.

Cette volonté de maîtrise, cette aspiration à la liberté de choisir sa vie rencontre nécessairement des crises. Nous ne pouvons prendre en compte toutes les données. Nos prévisions se révèlent incomplètes. Nous avons des désirs contradictoires.

Ceci donne raison à Marcel Gauchet d'associer la crise à la mentalité moderne. De même on ne peut imaginer de crise de l'adolescence, dans une société où ce sont des rites d'initiation qui font entrer dans l'âge adulte. La crise de l'adolescence est l'effet d'une incertitude et d'une angoisse de l'avenir, d'une prise d'autonomie qui peut aller jusqu'à un rejet du passé. On peut dire la même chose de toutes les crises que nous traversons dans notre vie: crise conjugale, crise lors d'une maladie, crise professionnelle, crise lors de l'entrée en retraite. Toujours nous nous sentons impliqués, responsables, nous ou la société ce qui revient au même puisque nous fonctionnons selon les mêmes principes.

La notion de destin, de fatalité ne fait plus partie de notre vocabulaire, d'où la disparition de la dimension tragique de l'existence humaine.

Dans notre volonté de maîtriser notre vie, un certain nombre de choses nous échappent. Je ne sais si elles sont inconscientes parce que refoulées ou parce que nous ne les cernons pas, par manque de discernement.

Nous ne savons pas vers quel avenir nous allons, nous ne percevons pas les contradictions dans lesquelles nous nous débattons. C'est vrai pour nos petites personnes, c'est vrai pour la collectivité, nous nous en rendons bien compte avec notre actualité.

La psychanalyse aussi traverse des crises. Freud a voulu en faire une discipline entièrement nouvelle, une invention radicale. Il voulait en faire une science indépendante de la médecine et de toutes les autres sciences, hors de tout contexte historique. Il a bien fallu constater qu'il n'en était rien. Ce fut une première crise dans la représentation que la psychanalyse se faisait d'elle-même.

Lacan est arrivé à point nommé pour relire l'œuvre du maître, en dégager les concepts fondamentaux et tenter de déterminer son « essence ». Puisqu'elle n'est pas une science, qu'est ce qu'elle est ? Il a essayé du côté de l'éthique, ce n'était pas satisfaisant non plus, Allouch a fait à ce sujet une critique de « l'éthification de la psychanalyse ». Il a été question aussi d'un nouveau lien social appuyé sur une nouvelle conception de l'amour et du transfert. En fin de compte, il en est arrivé à articuler la psychanalyse au discours collectif et à en faire l'envers du discours du maître, ou vice versa.

Lacan avait une conception structurale et il était peu intéressé par le contexte historique dans lequel est apparue la psychanalyse. Il a conçu la crise de la psychanalyse comme une mauvaise interprétation de l'œuvre de Freud et il s'est donné pour mission de corriger ces déviations. Il ne prenait pas en compte, me semble t-il, le fait que la psychanalyse était elle même une manifestation inscrite dans l'histoire.

Voilà quelques réactions et idées qui me sont venues en écoutant Gauchet. Ce n'est ni très élaboré, ni développé. C'est écrit à « la va vite » et je m'en excuse à l'avance.

Le 14 septembre 2014